### Albert de Surgy Ethnologue, C.N.R.S., France

### LA CONCEPTION AFRICAINE DE L'INDIVIDU MISE EN VALEUR PAR LES FÉTICHES

I feticci meritano d'essere considerati più che semplici curiosità etnologiche o estetiche. L'analisi del loro uso e dei concetti che li sottendono mette in risalto la nozione, purtroppo trascurata, di individuo nell'Africa nera tradizionale.

La maggior parte degli abitanti dell'Africa occidentale, in particolare dell'antica "Costa degli schiavi" (Ghana orientale, Togo, Benin) non si definiscono affatto, in primo luogo, come membri di una specifica comunità. Sono piuttosto sollecitati, in funzione sia della loro personalità sia della loro origine, a far parte attivamente di molteplici gruppi sociali. Il loro sistema di pensiero ci presenta l'individuo come un essere profondamente indipendente dalle sue determinazioni biologiche, psicologiche, familiari e culturali. La divinità è vista in primo luogo come strettamente individuale e la sua funzione è di aiutare il proprio protetto a esprimere e coltivare nel miglior modo possibile le risorse invisibili di cui dispone. Tale divinità incoraggia a ricorrere alle potenze soprannaturali supreme e non parteggia per alcun gruppo sociale definito ma, al contrario, favorisce l'emergere di personalità forti. Si può entrare in contatto con queste potenze attraverso oggetti di culto che si possono definire "feticci".

Avere piena libertà permette a un individuo di compiere azioni immorali e antisociali o di partecipare a un'opera costruttiva. Allo stesso modo, le potenze con cui si entra in contatto tramite i feticci, offrono all'individuo la possibilità di opporsi ai desideri di Dio oppure di realizzare pienamente dei progetti di vita elaborati in armonia con lui. La vicinanza di queste potenze al principio contrario all'ordine e alla perfetta realizzazione del mondo, identificato con la stregoneria, spiega la loro profonda ambiguità.

Un préjugé fort répandu nous présente les Africains comme essentiellement définis par une identité collective. Faute de se faire une notion claire, valorisée, de l'individualité, ils ne se sentiraient exister qu'enserrés dans les mailles d'une communauté dont ils éviteraient soigneusement de se distinguer. Prisonniers d'une forme archaïque de société s'imposant à ses membres comme une donnée incontournable, ils seraient dissuadés d'en émerger en tant que sujets autonomes, aptes à s'instruire et à penser librement.

À l'opposé, les sociétés auxquelles nous appartenons seraient à la pointe d'une évolution irréversible vers une différenciation, une personnalisation et une libération maximale des êtres humains. D'une ère de civilisation où prédomineraient des communautés condamnant les individus à s'étioler, elles nous introdui-

Villaggio di Mome Owedjekpe, Togo (2003). Foto G. Pezzoli



raient dans une ère où les individus l'emporteraient nettement sur les communautés.

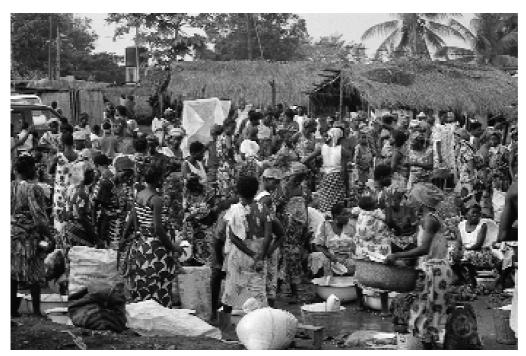
## L'opposition factice entre individu et communauté

Il est vrai que les sociétés traditionnelles africaines semblent inciter plus que les nôtres à l'altruisme. Elles l'encouragent avec une vigueur proportionnelle au manque de liberté, pour leurs membres, de rejoindre une société différente de celle où ils sont nés. La perpétuation de celle-ci leur paraît d'autant plus nécessaire qu'ils ne sauraient longtemps résister seuls à l'adversité de la nature et de populations voisines. C'est pourquoi ils s'imposent volontiers de très strictes obligations envers le groupe qui les a élevés, éduqués, initiés, puis aidés à assumer des responsabilités de chef de famille. Néanmoins le fait qu'une importante pression sociale doive être exercée pour forcer chacun à s'acquitter de sa dette envers ses aïeux et ses aînés en prenant soin de ses cadets, de ses épouses et de leurs enfants à la mesure dont d'autres ont pris soin de lui, est révélatrice d'une tendance inverse à tirer égoïstement son épingle du jeu.

Les mesures de rétorsion, physiques, sociales ou occultes, contre des manquements à la solidarité communautaire ne seraient pas si redoutées s'il n'existait une propension fort répandue à rechercher d'abord son propre intérêt, sans respect pour celui des autres.

Quiconque a été l'hôte de familles africaines a pu mesurer l'âpreté des conflits qui y empoisonnent l'atmosphère. Les rivalités entre coépouses, entre aînés et cadets, entre parents et beaux-parents et entre prétendants au même pouvoir se règlent ouvertement par des bagarres ou des plaintes en justice, ou plus discrètement par le poison, la médisance, l'intrigue, l'intimidation, la fomentation de cabales, le recours à des sociétés secrètes. à la magie noire, à la sorcellerie, etc., au point que nos sociétés pourraient se prétendre moins agressives et plus accommodantes. L'aspiration de nombreux Africains à la modernité, notamment leur conversion à une religion universelle comme le christianisme, traduit leur profond désir d'échapper à un milieu où l'on ne cesse de se déchirer au lieu de s'unir, d'empêcher les autres de réussir au lieu de coopérer positivement avec eux à la construction d'un monde meilleur, bref la volonté de quitter une société où prédo-

Il mercato di Afagnagan, Togo (2002). Foto A. Brivio



minent la méfiance, la jalousie et la peur pour accéder à une société où l'on se respecte et où l'on s'entraide mutuellement, entre citoyens d'un même État ou entre enfants du même Dieu.

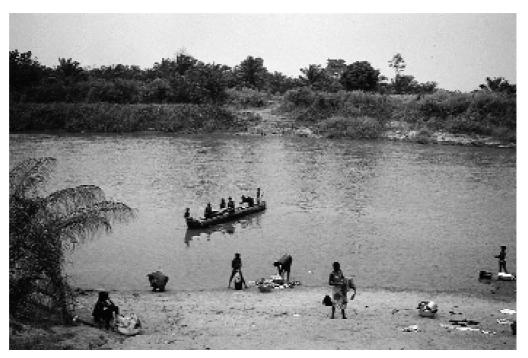
Il est vrai que les cultures d'Afrique de 1'Ouest réprouvent l'émergence spontanée des individus comme acteurs sociaux indépendants. Il est très risqué de s'y placer au dessus des autres, notamment de s'y attribuer une richesse immodérée. L'éminence sociale n'y est jugée légitime qu'en contrepartie de responsabilités importantes attribuées à ceux qui en sont dignes par les esprits tutélaires du groupe dont des devins, des visionnaires ou des anciens réputés pour leur sagesse se font les porte-parole. De telles personnes sont suffisamment sensibles ou averties pour refléter les désirs ou les dispositions que la plupart des autres tiennent prudemment dissimulés dans leurs cœurs. L'élaboration d'une volonté collective n'emprunte pas ainsi la voie du débat public, conclu par un vote, mais celle d'une fouille laborieuse de l'inconscient collectif, accomplie en collaboration avec des sortes de médiums.

Cependant en quoi une volonté collective dégagée par ce moyen serait-elle plus contraignante que celle imposée chez nous par la loi, les arbitrages judiciaires et les rapports de force entre personnes d'intérêts divergents ? Tout autant en Europe qu'en Afrique, les individualités les plus fortes ne trouvent à s'affirmer que dans le cadre de règles et de conventions complexes.

Certains estiment qu'un Africain, accoutumé à se soumettre aux anciens plutôt qu'à se prendre lui-même en charge, attend avant tout son salut de la collectivité dans laquelle il vit. Or nous le voyons faire preuve, en cas de difficulté, d'une débrouillardise exemplaire. Dans une situation semblable, un Européen se révèle bien plus passif. Se bornant à revendiquer des droits, il attend son salut de la providence de l'État. Peut-on soutenir qu'il fait preuve ainsi d'une individualité plus forte?

Certes un Africain se reconnaît dominé par des puissances surnaturelles. Il se sent primordialement agi par elles et non immédiatement responsable de ses actes. Cependant le sujet des sociétés modernes n'est-il pas pareillement dominé et dirigé, s'il n'y prend garde, par d'obscures forces psychiques? Alors que, confronté à elles, il ignore généralement comment se débrouiller, un Africain a sur lui l'avantage d'apprendre à les identifier puis à négocier

La vita lungo il fiume Mono, Togo (2001). Foto A. Brivio



avec elles pour les infléchir dans un sens favorable. Les activités religieuses qui lui sont proposées lui enseignent à maîtriser paradoxalement, par en dessous, en faisant usage de séduction et de ruse, les mystérieuses puissances culturelles qui tirent les ficelles de son comportement.

Notons qu'il ne faut pas confondre avec une accession à l'autonomie individuelle la différenciation des rôles et la spécialisation professionnelle qui se sont imposées dans nos sociétés pour maximiser les rendements. En effet pareille restriction du champ d'activité de chacun s'accommode fort bien d'une mécanisation des comportements, d'une absence de réactions individuelles pertinentes et d'une soumission à l'ordre social bien pire que celle d'un travailleur africain à son chef de famille. Elle dépersonnalise le sujet au moins autant qu'elle n'élargit pour lui le champ des possibles. L'égoïste repli sur soi dans lequel les membres de nos sociétés ont une fâcheuse tendance à sombrer, en ne voyant plus comment participer à la vie publique, est à l'opposé d'une individuation transformant les sujets en citoyens responsables, n'acceptant plus de subir leur condition.

De toute manière, il ne saurait exister d'autonomie du sujet que par rapport à un

milieu qu'il parvient dans une certaine mesure à maîtriser pour en tirer profit. C'est afin d'y puiser, à ses propres fins, un maximum de ressources, qu'il fait effort pour le préserver et le cultiver. Individu et communauté progressent de pair. On ne saurait promouvoir réellement l'un au détriment de l'autre.

La liberté de jugement et d'action résultant d'une prise de distance avec le monde, la capacité à remettre en cause son entourage pour participer intelligemment à son évolution, n'est nullement entravée par l'existence des communautés mais bien au contraire par l'affaiblissement de celles-ci. Leur perte de crédibilité, leur décomposition, engendre de l'isolement et ne favorise en aucune manière l'autonomie individuelle. De même que les arbres les plus grands ont besoin d'un sol où déployer profondément leurs racines, elles constituent un support indispensable à une humanisation élevée. C'est un défaut de communautés d'insertion qui pousse les sujets à ne plus compter que sur eux-mêmes et à faire preuve, malgré eux, d'individualisme, en attendant de s'inventer, par nécessité, de nouveaux espaces de solidarité au sein de communautés alternatives. Une communauté qui, telle une mère abusive, retient

les individus en son sein et persiste à les couver, doit être jugée pathologique. Normalement une communauté constitue un entourage protecteur apprenant à ses membres à s'en émanciper. Elle leur fournit l'assise sociale et la sécurité affective indispensables pour contracter sereinement avec les autres habitants d'un même territoire un pacte social rationnel, caractéristique d'un certain espace politique: celui de la cité, de la nation ou d'une coordination de nations.

Bref nous ne saurions opposer une Afrique des communautés, dans laquelle prévaudraient des solidarités communautaires, à un monde occidental peuplé de citoyens autonomes dans lequel prévaudraient des solidarités contractuelles. Tandis que nous assistons à une forte émergence des individus en Afrique noire (Marie :1997), les ressorts d'une citoyenneté active font de plus en plus défaut en Europe en raison même de l'effacement, provisoire, des communautés. Aucune raison valable ne nous autorise donc à affirmer que les Africains, chez lesquels l'appartenance à une communauté ethnique ou religieuse est fortement mise en valeur, par soumission à des obligations sociales de proximité, sont moins capables que nous ne le sommes de s'individuer.

Nous allons montrer, ci-dessous, que le système de pensée prévalant à l'ancienne Côte des Esclaves, en particulier chez les Évhé:

- Admet et favorise l'intégration des personnes humaines dans plusieurs groupes d'appartenance.
- Conçoit le sujet comme un être fondamentalement indépendant de ses déterminations biologiques, psychologiques, familiales et culturelles.
- 3. Met l'accent sur une divinité strictement individuelle dont la fonction est d'aider son protégé à exprimer et cul-

- tiver au mieux les invisibles ressources dont il dispose.
- 4. Enfin encourage à rechercher pour cela le soutien de puissances surnaturelles suprêmes, ne prenant le parti d'aucun groupe social particulier, assurant au contraire la promotion de fortes individualités assimilables à des héros. Ce sont précisément de telles puissances, offrant la liberté de mal agir tout autant que de bien agir, qui sont accessibles au moyen d'objets de culte qualifiables de "fétiches".

### La multiplicité des identités collectives en Afrique noire

Tout Africain occupe un espace relationnel plus ou moins étendu qui, s'il apparaît culturellement homogène, est perçu comme définissant une ethnie. De la survie d'un tel milieu dépend sa propre survie. Dans ces conditions il se définit primordialement comme membre d'une certaine ethnie.

Une telle identité collective s'apparente à une identité nationale, celle d'un peuple unifié par des coutumes, une langue, un territoire et des intérêts communs. Or un tel peuple n'est jamais isolé des autres. Il s'entremêle parfois avec eux. Il accepte en son sein des étrangers et, inversement, certains de ses membres vont s'établir ailleurs ou s'allient à des familles étrangères. Par ailleurs, tandis que ses frontières demeurent inévitablement assez floues, il se partage en divers groupes qui, pour la clarté des relations sociales, se trouvent au contraire très strictement définis: lignages, castes, sociétés d'initiation, confréries professionnelles, clubs et groupes de loisirs.

Chaque individu complète donc une assez vague identité collective, due à son rat-

Adepti di Heviesso. Tabligbo Togo (2001). Foto A. Brivio



tachement à une certaine population, par une pluralité d'identités collectives restreintes, plus précises et plus contraignantes, résultant de son affiliation à divers groupes qui entretiennent des relations d'amitié, de coopération ou de rivalité.

Dès sa naissance il est surveillé et protégé tant par des ancêtres maternels que par des ancêtres paternels. Son existence ne se déroule dans de bonnes conditions que s'il trouve accès aux sources de force spirituelle placées sous la garde des deux branches de sa famille. Le sort de ses enfants dépend de même de l'excellence des rapports qu'il entretient non seulement avec ses propres aïeux, mais aussi avec ceux de son épouse. Nous le trouvons donc raccordé d'emblée à plusieurs groupes familiaux unis par alliance, dont les intérêts et les appréciations peuvent diverger, et qu'il doit sans cesse prendre soin de concilier.

Pour simplifier le tableau, les Évhé le considèrent placé sous la tutelle de trois catégories de divinités: les unes qui se transmettent de père en fils, d'autres qui se transmettent de mère en fille, mais plutôt de grand-mère à petite fille accordée en mariage au même lignage, d'autres encore qui se transmettent par le canal de l'ancêtre paternel ou maternel

(appelé *amedzôtô*) chargé d'accompagner tout enfant au monde en lui transmettant un embryon de force spirituelle de même catégorie que la sienne (Surgy, 1988 a: 74-87).

En raison de ce dernier héritage en zigzag de son type de force spirituelle, un individu se rattache non seulement à des groupes familiaux ou lignagers mais encore à des groupes de personnes partageant avec lui des aptitudes professionnelles (à la chasse, à la pêche, au travail du fer ou des métaux précieux, à l'extraction et au travail de l'argile, etc.) ou tout simplement un même tempérament. De tels groupes sont patronnés par un genre de divinités auxquelles nul ne sait par avance s'il a intérêt à rendre un culte. Il peut être orienté vers l'une d'elles par une impulsion irrésistible ou après avoir donné publiquement des signes caractéristiques. Cependant il se conforme le plus souvent, sur ce point, aux conseils d'un devin consulté par lui-même ou par ses parents. Sous réserve de placements d'enfants au service d'un vodou (vodu ou vodun) pour rembourser une dette contractée envers lui ou l'obliger envers soi, c'est principalement ainsi que des sociétés de culte se constituent autour des vodous les plus connus qui n'appartien-

BANNS TO THE PARTY OF THE PARTY

Esterno di un altare vodu, Mome Owodjekpe Togo (2003). Foto G. Pezzoli

nent pas exclusivement à un lignage mais peuvent être adoptés par n'importe qui du seul fait d'une disposition reconnue à bénéficier du type de protection et de bienfaits qu'ils dispensent.

En réalité un Africain de l'ancienne Côte des Esclaves, loin de posséder une identité collective unique laissant croire qu'il demeure totalement absorbé par son groupe d'origine, possède une identité individuelle complexe définie par une pluralité de rattachements plus ou moins intenses, différemment structurés en fonction de sa propre histoire, à des puissances surnaturelles affectées à la surveillance de groupes sociaux particuliers. Cela devient évident à l'analyse des sanctuaires, personnels de vodous (Surgy, 1993 b: 43-45).

En effet, outre ses obligations envers ses divinités ancestrales ( $t\hat{o}gbi\text{-}tr\hat{o}$  et  $ma\text{-}ma\text{-}tr\hat{o}$ ), et en complément de son initiation éventuelle à un vodou interlignager, il est fréquent qu'un sujet éprouvant de sérieuses difficultés ou un simple malaise existentiel soit conduit à installer chez lui un vodou protecteur individuel ayant acquis une réputation d'efficacité dans la région. Par la suite d'autres difficultés auront toute chance de surgir qui l'amèneront à ajouter à ce premier vodou un ou, le plus souvent, plusieurs autres vodous.

Dans bien des cas le vodou initialement recommandé ne lui aura pas été transmis intégralement du premier coup. C'est après avoir rencontré quelques difficultés avec ce vodou (c'est-à-dire avoir été confronté à de nouveaux problèmes que ce vodou est supposé pouvoir résoudre) qu'il se décidera à en compléter progressivement l'installation. Il recevra alors de son initiateur la connaissance de nouvelles plantes ou ingrédients magiques à insérer sous l'objet de culte, la connaissance de paroles complémentaires permettant de l'évoquer, ainsi que celle de nouvelles astuces rituelles. Son initiateur pourra également annexer à son vodou des puissances secondaires (appelées bo ou bo-vodou) assimilables à des soldats, des policiers ou des commissionnaires. Mais surtout, à cette occasion, il mettra son disciple en contact avec le supplément de puissance surnaturelle que de tels objets, paroles et comportements permettent d'actionner dans le sens voulu.

Comme il est assez coûteux d'acquérir un vodou, puis de l'entretenir en l'abreuvant et en lui sacrifiant périodiquement, il serait très risqué pour quelqu'un d'en adopter un par simple fantaisie. Nul ne s'engage sur une telle voie si ce n'est pour trouver une solution à de sérieux problèmes. Il est vrai qu'une telle solution consiste parfois à exploiter les vertus curatives et divinatoires d'un vodou pour rehausser sa notoriété et bénéficier d'honoraires appréciables. Néanmoins un vodou ne travaille bien que sollicité par une personne qui lui plaît. Quiconque souhaite simplement s'en servir pour améliorer son ordinaire ne manque donc jamais de s'assurer, par l'intermédiaire d'une personne ayant contact avec lui, qu'il acceptera volontiers de le satisfaire.

Quel que soit le cas toute installation de vodou répond donc à une motivation importante du sujet à un certain moment de son existence. En fonction des événements imprévus qu'il rencontre comme surtout en fonction de ceux dont l'expérience lui est imposée en temps voulu par sa destinée, les vodous progressivement acquis par lui revêtent une importance imprévisible au départ et s'organisent de manière spécifique autour du premier.

Généralement le premier vodou installé, correspondant à l'émergence de son problème n. 1, ne perdra pas son titre d'ancienneté et restera considéré comme le vodou principal. Les vodous suivants seront jugés invités par lui à le seconder. Dans ces conditions, le vodou le plus éminent d'un sanctuaire ne se retrouve pas nécessairement – et même ne se retrouve qu'assez rarement – au plus haut rang dans un autre sanctuaire. En règle générale le rang hiérarchique attribué à chaque vodou varie d'un sanctuaire à l'autre et chaque propriétaire de vodou prend la liberté d'inventer son propre mythe de génération organisée de ses vodous pour se souvenir du degré de vénération qu'il doit à chacun d'eux.

Non seulement les vodous sont des divinités constamment réélaborées par les ancêtres sous la poussée des générations montantes, finissant par disparaître lorsqu'elles ne sont plus utiles à personne (Surgy, 1988 a 42-52), mais encore, à un moment donné, elles ne revêtent pas la même importance pour tout le monde et ne constituent donc pas un panthéon structuré une fois pour toutes. Leur rassemblement hétéroclite dans chaque sanctuaire, parfaitement déconcertant pour qui ne sait imaginer que des dieux immuables, est le reflet de l'individualité du sujet qui les a progressivement acquis: celle à laquelle il est parvenu au terme d'un processus d'individuation qui continue d'avoir cours jusqu'à sa mort.

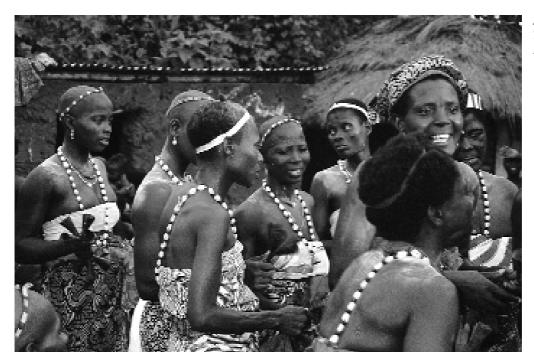
Alors que le sujet africain se caractérise par une configuration spécifique de puissances surnaturelles acceptant de "travailler"pour lui, le sujet des sociétés occidentales se caractérise pareillement par une appartenance plus ou moins importante à une pluralité de groupes dont il accepte de partager l'esprit. Rien ne distingue donc fondamentalement, sur ce point, l'un et l'autre si ce n'est, en faveur du second, un éventail de choix nettement plus large.

Si certains Africains, entourés de nombreuses puissances sacrées, nous apparaissent fortement individualisés, la plupart des autres, surtout parmi les jeunes qui dépendent de leurs aînés, ne le sont que très faiblement. Mais n'en va-t-il pas de même dans nos sociétés modernes? Tandis que quelques-uns s'y comportent en agents influents, avertis et réfléchis, la plupart des autres demeurent passivement conformes au personnage que leur entourage les invite à devenir.

## Béance de la personne et transcendance absolue du sujet

Qu'un sujet se définisse par une constellation singulière d'appartenances so-

Adepte di Heviesso, Tabligbo, Togo (2001). Foto A. Brivio



ciales n'implique nullement qu'il soit autonome. Une réelle liberté d'action n'est en effet accessible qu'aux êtres capables de s'abstraire de leur milieu pour le considérer comme de l'extérieur. Cela suppose qu'ils puissent se replier, dans leur for intérieur, sur une essence inaliénable, parfaitement distincte des objets sur lesquels ils interviennent et ne recevant d'eux aucune détermination.

Or le système de pensée qui prévaut tout au long de l'ancienne Côte des Esclaves admet précisément la totale indépendance du sujet vis-à-vis du monde. Il le considère comme un être transcendant, issu de chez Dieu, envoyé parmi les vivants réaliser un projet d'existence préalablement conçu et s'acquittant de cette tâche à la manière dont un acteur, incarnant un personnage dans une pièce de théâtre, joue son rôle puis s'en détache sans difficulté pour n'en récolter qu'un contentement proportionné au mérite de sa performance.

Selon les Évhé, les âmes humaines se trouvent d'abord introduites (ou sont initialement engendrées) dans un invisible royaume attribué à une Mère universelle appelée Bomenô ou Nôlimenô (ce qui signifie la "mère du champ primordial de culture" ou la "mère du monde des *nôli*,

c'est-à-dire des âmes humaines non incarnées ou désincarnées"). Il s'agit là d'une sorte de giron de la terre d'où elles émergent par l'est pour venir prendre corps sur terre puis dont elles retrouvent le chemin, à l'issue des funérailles, en quittant par l'ouest le territoire habité. En ce lieu protégé appelé "monde de l'origine" (amedzôphe), chacune d'elles élabore quasi librement les objets fondamentaux de son désir en fonction du sentiment d'un certain manque. Elle ne les élabore pas pour autant à partir de rien mais à partir des éléments qui se trouvent à sa disposition: les uns directement engendrés par la Mère universelle, les autres restitués à leur origine par des ancêtres à l'issue de leur cycle d'existence. Puisant là dans un univers des possibles, elle se construit sans contrainte, en imagination, sous forme de projet prénatal, une esquisse de l'existence la plus propre à lui donner satisfaction sous forme de fruits spirituels qu'elle engrangera dans sa propre essence (Surgy, 1988a:23-29).

Une sorte de corpus de tous les types d'expériences terrestres qu'un individu peut rêver d'éprouver nous est fourni par les contes divinatoires de Fa, reprenant bien souvent les données des contes populaires, qui nous dressent l'inventaire

des aventures et mésaventures concevables en prenant soin de préciser les meilleurs moyens rituels, pour celui qui les éprouve, de s'en sortir à son avantage.

Les grands traits de l'existence ainsi prédéfinie dans l'amedzôphe sont assimilables à des semences ne pouvant donner fruit qu'enfouies dans une terre convenable, correctement ensoleillée, arrosée et travaillée. Ce qui pousse une possibilité du monde de l'origine à se concrétiser sur terre, dans le monde des vivants, est assimilé à un souffle vital (gbôgbô) convoyant les formes des créatures ou des objets de l'amedzôphe à aller capter, là où elle se trouve, la substance matérielle qui leur fait défaut ou à s'imposer à cette dernière comme un cachet ou un moule s'impose à une pâte molle. Par analogie avec ce qui s'observe dans la végétation, cette énergie de réalisation des possibilités est jugée dispensée par l'activité conjointe de la lune et du soleil, corps célestes dont les cycles combinés définissent par approximation sept grandes catégories de principes vitaux (prévalant à tour de rôle au cours d'une semaine de sept jours).

Une fois arrivé au monde, l'individu perd contact avec son champ de possibilités. Celui-ci devient analogue, pour lui, au double placentaire dont la rupture du cordon ombilical l'a définitivement séparé. Rien ne lui advient, tout au long de son existence, qui n'y soit préfiguré sous forme de germe. Cependant les événements qui l'affectent, ainsi que ses manières d'y réagir, ne sont jamais strictement déterminés. En effet les possibilités lui ayant été accordées ne sont jamais prêtes en même temps à se réaliser. Leur mise en oeuvre n'est pas plus exactement prévisible que celle de la pousse d'une végétation sur un sol. L'expression de certaines d'entre elles se trouve bloquée et celle de certaines autres favorisée tant

par le jeu des contingences naturelles que par divers agents qui, en intervenant à la source d'envoi au monde des phénomènes, se comportent comme des cultivateurs ou fouilleurs des ressources du monde de l'origine. En outre l'acheminement au monde des possibilités débloquées, suivant un parcours assimilable au déroulement d'une gestation, peut être modifié ou entravé par des accidents fortuits ou provoqués par des esprits. Rien n'en garantit une rigoureuse réalisation.

Bien que le sujet ait librement élaboré son projet d'existence durant son séjour chez la Mère universelle, il ne porte donc plus, sur terre, la responsabilité de son exécution à moins de pouvoir faire agir en son nom, dans l'au-delà lointain, des puissances capables de cultiver intelligemment ses possibilités, et à moins de pouvoir influencer certains esprits susceptibles d'intervenir dans le processus d'acheminement au monde des formes correspondantes.

L'existence effective du sujet est finalement le fruit d'une coopération, sur la base de ses projets, entre la nature, ses aïeux, des divinités, divers esprits intermédiaires et lui même en tant qu'exécutant aveugle des directives spirituelles qui lui parviennent. Il en résulte une conception de la personne humaine comme très largement traversée par des puissances collectives caractéristiques du terroir ou de la culture locale. En aucun cas les populations de la région ne se la représentent comme une monade séparée et clairvoyante, libre d'agir comme elle l'entend sur un monde extérieur à elle.

Une fois qu'un être humain s'est acquitté plus ou moins parfaitement de sa mission sur terre, en fonction des concours invisibles dont il a réussi à s'entourer, puis une fois qu'il a assumé complémentairement, durant quelques autres

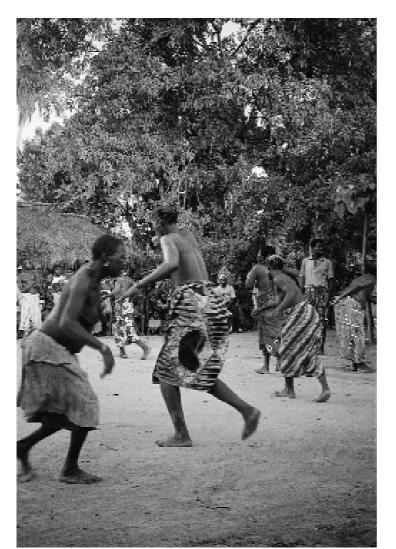
générations, des fonctions d'ancêtre auprès de ses descendants, tout lien entre lui et l'existence qu'il a menée est rompu. Il restitue définitivement au magasin du théâtre cosmique le masque dont il s'était affublé. Renvoyé au monde de l'origine, il devient disponible pour prendre éventuellement charge d'un autre rôle, totalement indépendant du précédent, en adoptant pour cela une tout autre personne.

Le sujet africain transcende ainsi totalement l'existence. Ce qui constitue son essence demeure inaffecté par elle pour autant qu'elle se déroule sans intervention extérieure. De son passage sur terre, il recueille néanmoins quelque fruit dans la mesure où, pour assurer une meilleure expression aux possibilités dont il s'est doté, il se décide à entrer à relation avec des puissances surnaturelles capables de modifier le cours spontané des événements. Une telle modification n'a aucune répercussion directe sur son essence. S'il en allait autrement, son âme se verrait déterminée par les états de la nature et perdrait toute liberté à son égard. Ce sont les relations sacrificielles qu'il se voit dans l'obligation d'entretenir avec les puissances sollicitées d'agir en sa faveur qui l'enrichissent progressivement en force et en lumière intellectuelle, aussi longtemps qu'il n'a pas accédé à la plénitude de l'être.

Paradoxalement son existence ne servirait à rien, ne lui serait d'aucun profit, sans sa soumission à des agents surnaturels acceptant de la prendre en charge à sa demande. De tels agents, qui semblent le priver de sa liberté jusqu'à parfois l'aliéner, lui accordent la seule liberté efficace dont il dispose: celle de faire ou non appel à eux pour, en compensation d'une injection dans le monde de nouveautés signifiantes, se faire infuser, par leur intermédiaire, les vertus divines qui lui manquent.

À l'image de Dieu, il n'a nul besoin du monde, mais uniquement d'épanouir son essence. Un tel épanouissement n'est toutefois possible qu'en récompense d'une participation au perfectionnement constamment compromis d'une création ayant pour fonction de rendre gloire au Créateur en actualisant sa puissance.

Comme nous pouvons le constater, la pensée africaine de la région échappe à l'illusion occidentale d'une indépendance fondamentale du sujet. Tout sujet est pour elle inconcevable en dehors d'une société, privé de relation avec la réalité objective comme avec des créatures semblables ou supérieures à lui. Immergé dans l'empire de la nature dès la conception de son existence, il y perd toute capacité d'échapper par ses propres efforts aux déterminismes qui l'enserrent. Aussi longtemps qu'il se prétend orgueilleusement maître de lui-même, il ne jouit que d'une liberté factice qui se résume à un abandon intellectuellement confortable à ses penchants : sans plus longtemps leur résister, il leur ouvre alors les voies jusqu'à l'absurde, au mépris des conséquences qui en résultent pour les autres comme au mépris de conflits par lesquels il risque lui-même d'être écrasé mais dont la poursuite le grise. C'est la reconnaissance de son impuissance, de sa sujétion à des agents de l'au-delà, mais des possibilités de pactiser religieusement avec eux, qui le sauve d'un abaissement au rang de simple objet de la nature. Sans remettre judicieusement son sort entre les mains de tels agents, et sans possibilité d'actionner à son profit des forces surnaturelles mises par eux à sa disposition, il ne parviendrait ni à améliorer sensiblement son sort, ni, en se prêtant à une injection d'actions rectificatrices de la face du monde, à se développer lui-même spirituellement.



La fonction éminente du génie individuel

Comment un sujet non seulement exilé du monde de l'origine, mais encore ayant perdu toute connaissance des ressources qui y demeurent enfouies ainsi que des dispositions des puissances qui en contrôlent les sorties, pourrait-il, à bon escient, maîtriser le mécanisme de productions des phénomènes qui le concernent? Sa situation est comparable à celle d'un citoyen qui, en cas de difficulté, se verrait offrir, de la part d'une multitude de conseillers juridiques dont il ignore les motivations, les capacités, le sérieux et les accointances, un vaste choix de secours tarifés. Auguel d'entre eux s'adresser? S'il devait se résoudre à en choisir un

Adepte di Sakpate in trance. Zounhove, Benin (2001). Foto A. Brivio

au hasard, ou à demeurer fidèle à celui qui, jusqu'alors, ne l'a pas trop mal servi (sans pouvoir le comparer à quelqu'un d'autre), sa liberté, non éclairée, resterait très largement illusoire.

Estimant une telle condition humaine inadmissible, les Africains de l'aire culturelle considérée croient en la présence, auprès de chaque individu, d'un génie chargé de l'éclairer sur la conduite à suivre pour réaliser la plus belle et la plus agréable des existences compatible avec sa programmation prénatale. Ce génie, auquel ils donnent le nom de Se, n'est autre qu'une particularisation au service de chacun d'un principe universel appelé Segbô (signifiant "grand Se" ou "boule du Se"), doué d'une intelligence parfaite des affaires du monde, assimilable à la fonction providentielle du Dieu suprême couramment qualifié dans les prières de Mawugâ Segbô (signifiant "grand Dieu, boule du Se").

Sa fonction quotidienne ressemble à celle d'un ange gardien. Il lui revient en effet de placer le sujet dans les situations les plus propices à l'accomplissement de sa destinée: d'une part de multiplier autour de lui les événements qui s'y prêtent ou de le guider vers eux en attirant son attention sur eux, d'autre part de le préserver au contraire d'événements fâcheux qui, au lieu de lui offrir des occasions de réagir, l'affaibliraient ou le détruiraient.

Sa fonction essentielle est toutefois d'inspirer les devins, de guider leurs pratiques et de les aider à formuler de bonnes prescriptions. Les divinations les plus respectées, car les plus dignes de confiance, sont précisément celles qui s'y réfèrent. Dans certains cas le devin se sert du souffle qui auréole un autel fétiche, ou bien de celui d'une âme en peine ou d'un esprit de la nature accueilli dans un reposoir, pour entrer dans un état second où des vi-

sions lui parviennent. Cependant de telles visions ne sont pleinement crédibles que contrôlées ou envoyées par le Se (celui du devin entrant en rapport avec celui du sujet). Dans d'autres cas il attire son propre Se, ou un esprit serviteur de ce Se, sur un objet sacralisé qu'il manipule pour en obtenir des réponses selon un code convenu à l'avance. Les géomanciens qui consultent Afa engendrent ainsi leurs oracles en se servant d'un chapelet divinatoire ou d'un lot de noix sacrées.

Le Se se borne souvent à conseiller des comportements bénéfiques, propres à se rendre les esprits propices ou à augmenter ses chances. Plus fréquemment il indique aux personnes concernées divers rites de détournement du mal de nature à leurrer les émissaires de la destinée venus convoyer au monde des événements désagréables, notamment comment les contenter par des réalisations purement symboliques de ce que qu'ils sont chargés d'exiger (Surgy, 1988 b: 92-107). Enfin surtout il identifie les divinités que son protégé a intérêt à servir ou à installer chez lui ou auxquelles il serait bon qu'il s'adresse pour obtenir un secours, puis il lui révèle les dettes sacrificielles dont il doit ensuite s'acquitter envers elles.

L'autel, toujours mobile, qu'un sujet est amené à lui consacrer à domicile, soit sous forme de noix sacrées (noix d'Afa) dans une ou deux petites calebasses, soit sous forme d'une petite idole blanchie édifiée dans une assiette, lui est strictement personnel. Il ne peut être pris en charge par personne d'autre après sa mort. En fonction des résultats d'une consultation divinatoire spécifique, il est alors abandonné ou neutralisé ou détruit, ou encore enterré avec son cadavre.

Sa petitesse le rendant facile à ranger dans le coin d'une case ou à dissimuler sous un lit, et le fait que, sauf exception (chez de grands personnages ou de grands maîtres géomanciens), il ne fait pas l'objet de grands rassemblements religieux, a pu laisser croire qu'il ne renvoyait qu'à une divinité mineure. Or, tout au contraire, il est le siège de celle qui occupe la plus grande place dans l'esprit des gens car elle s'intéresse de plus près à leurs problèmes. C'est elle qui oriente l'ensemble des activités magiques ou religieuses, individuelles et collectives. Sans ses précieuses indications, de telles activités, fort coûteuses, risqueraient d'être engagées en pure perte, à tort et à travers.

En prenant systématiquement le parti de son protégé contre celui du reste du monde, le Se met en évidence l'importance suprême accordée par les Africains à l'individu et à la réussite personnelle. C'est grâce à lui qu'un être humain parvient à se frayer un bon chemin dans le monde en s'y plaçant sous les meilleurs auspices. Grâce à lui qu'en dépit de la partialité des divinités en faveur de tel ou tel groupe social, il parvient en s'adressant aux unes plutôt qu'aux autres et en profitant de leurs désaccords, à infléchir comme il le souhaite l'enchaînement naturel des événements.

Les conseils qu'il en reçoit font passer son intérêt individuel avant l'intérêt collectif et célèbrent comme des vertus la ruse et la débrouillardise. Nous voyons, par exemple, approuvés par les contes divinatoires d'Afa des comportements utiles totalement amoraux, irrespectueux des autorités politiques ou religieuses traditionnelles. Divers moyens astucieux de berner le chef, le compagnon de route, le mari dont on abuse de la femme, etc., ou d'éviter un châtiment pourtant mérité, nous y sont présentés comme dignes d'admiration.

Un conte de Gbe-Medzi nous vante comment le chien, inspiré par Afa, trouva sa chance en profitant de la stupidité de deux hommes qui se querellaient en cherchant vainement à se partager trois cauris. Leur affirmant pouvoir réaliser le partage sans problème, il leur donna à chacun un cauri et empocha le troisième à titre d'honoraire.

Un conte de Yeku-Medzi nous vante comment, sur le conseil d'Afa, un pauvre tendit un piège au chef en déposant une calebasse à proximité du Legba protecteur du village. Se cachant tout près de là, il attendit le passage d'émissaires de ce chef qui estimèrent avantageux la ramasser. Il se jeta alors sur eux en clamant qu'ils lui avaient volé son bien. En guise de réparation, le chef se résigna à lui offrir une coquette somme d'argent.

Un conte de Tse-Medzi nous vante la manière dont le vodou Héviéso parvint à s'attribuer autant de femmes qu'il désirait. Sur le conseil d'Afa, il se construisit en bordure du chemin menant au marché une paillote fermée bien abritée. À leur retour du marché, des marchandes surprises par la pluie demandèrent à s'abriter chez lui. Comme la pluie persistait, elles demeurèrent y passer la nuit et il en profita pour avoir avec chacune d'elles des relations sexuelles.

Nous pourrions multiplier les exemples. Croire donc que l'Afrique traditionnelle ne s'est élaborée qu'une notion fort confuse et dévalorisée de l'individualité est une erreur grossière. Tout autant que chez nous, la société dans son ensemble et les groupes divers qui la composent n'y sont respectés que dans la mesure où ils contribuent à l'épanouissement de chacun de leurs membres.

# Le recours aux puissances symbolisées par des fétiches

C'est sur les indications de son génie que l'homme entre en rapport avec les leviers d'action qui s'offrent à lui sous forme d'ancêtres ou de divinités.

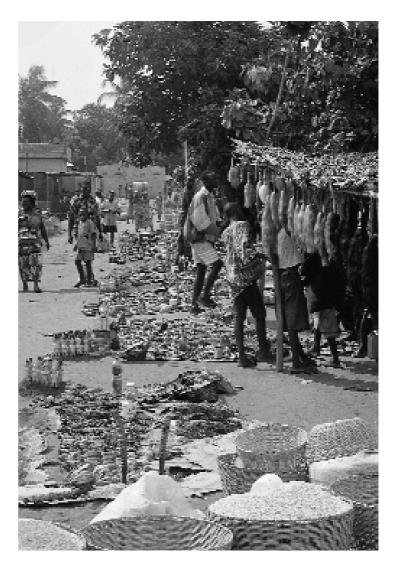
Parmi ces dernières, celles qui ont surtout attiré l'attention des ethnologues lui sont transmises par le canal de ses ascendants paternels, maternels ou de même catégorie spirituelle que lui. De tels ascendants gardent le contrôle des rapports que les vivants, constitués en groupes de culte relativement étendus, entretiennent avec elles. Quelle qu'en soit l'origine, elles se trouvent mises à contribution pour perpétuer et fortifier un tel groupe. Elles défendent en priorité, non pas les intérêts individuels des membres de celui-ci, mais leur intérêt collectif. L'importance du rôle social qu'elles jouent ainsi explique leur haut degré de visibilité mais ne permet pas de conclure à leur supériorité théologique. En effet la fonction d'une divinité n'est pas nécessairement d'intervenir dans l'organisation, la direction et l'animation d'un groupe. Le Dieu suprême Mawu doit en particulier sa suprématie au fait qu'il n'intervient lui-même en rien dans les affaires du monde, laissant ce soin aux vodous qui lui sont subordonnés. Or entre ce Dieu suprême, apparemment inactif, et les divinités qui veillent sur les différentes collectivités en s'intéressant principalement aux personnes qui les dirigent, existe un très grand nombre de divinités que tout individu est en droit d'acquérir indépendamment de son insertion dans un groupe social. À côté des vodous familiaux, lignagers et interlignagers, elles constituent l'immense population, non structurée, des vodous individuels.

Certes plusieurs personnes peuvent posséder simultanément un vodou de cette sorte. Elles peuvent même constituer, en réunissant leurs sanctuaires, une société de culte nouvelle. Néanmoins de tels vodous ne sont contrôlés par aucun représentant, vivant ou défunt, d'une tradition quelconque. Ils se tiennent ainsi, sans réserve, à la disposition de leurs propriétaires qu'ils n'hésitent pas à défendre contre les exigences des groupes officiels ou de la société globale.

Nul ne commet toutefois l'imprudence de se les procurer par pure fantaisie, en allant les acheter chez un chef de culte réputé. On ne les adopte, eux aussi, que sur prescription divinatoire, après avoir soigneusement vérifié l'utilité de l'alliance recherchée avec eux ou après avoir été dirigé vers eux par des ancêtres au moyen d'une transe de possession ou d'un envoi de rêves significatifs.

Ils se distinguent des autres vodous non seulement par le fait qu'ils sont directement actionnables par les vivants, mais encore par la composition singulière de leurs autels, leur valant d'être appelés fétiches.

a) Les vodous ancestraux ne sont accessibles que par l'intermédiaire ou sous le contrôle des ancêtres les ayant transmis en héritage. De tels ancêtres demeurent attachés à la puissance surnaturelle correspondante et constituent autour d'elle un entourage faisant fonction de filtre. Quiconque s'en remet à elle accepte un tel filtrage. Il abandonne à des âmes de défunts, qu'il doit constamment prendre soin de se rendre favorables, la décision d'activer à son profit, de telle ou telle manière. une source d'action intéressante. Il se soumet ainsi à des forces de conservation sociale. Au contraire les vodous individuels représentent des puissances surnaturelles à l'état brut, dont les ancêtres qui étaient propriétaires se sont finalement détachés ou qu'ils ont découvertes dans l'au-delà et ont jugé bon de mettre à la disposition des vivants. Les sujets qui s'adressent à eux



souhaitent se raccorder eux-mêmes, sans en référer à qui que ce soit, à la source de tout pouvoir sur le monde. Plus hardis que le commun des mortels, ils se risquent, avec l'assistance de leur génie, à assumer pleinement la responsabilité de leur existence et, de ce fait, se mettent plus ou moins à l'écart de la société au point de se faire parfois accuser de sorcellerie.

b) À moins qu'un autel de divinité ancestrale ne se confonde avec un lieu ou un objet singulier de la nature, dont l'étrangeté avait laissé croire qu'il était investi par une mystérieuse présence, il se trouve le plus souvent constitué par un ou plusieurs objets ayant appartenus aux ancêtres concernés, du moins à l'ancêtre fondateur du culte. La familiarité de ce dernier avec les éléments principaux de son autel permet de l'y attirer sans difficulté pour recevoir les prières puis les sacrifices des vivants.

Parmi les objets transformables en autels de vodous ancestraux peuvent figurer, notons-le, des reposoirs d'âmes en peine auxquelles les personnes qui les avaient recueillies demeurent attachées après la mort et dont elles peuvent utiliser les capacités pour se mêler des affaires du monde avec une passion qui leur est devenue étrangère. Peuvent également figurer de simples fétiches ayant assuré la fortune de leur propriétaire et dont celui-ci se refuse à perdre le contrôle.

Les fétiches à l'état brut, non métamorphosés en autels de divinités ancestrales, constituent une variété d'objets sacrés permettant d'entrer directement, sans contrôle social immédiat, avec des puissances surnaturelles. Ils sont pour l'essentiel composés d'ingrédients soigneusement dissimulés au dessous ou à l'intérieur de poteries, de figurines, d'emballages singuliers ou de monticules décorés permettant de les identifier (Surgy, 1993 a; 1994: 53-60). Il s'agit principalement de feuilles ou de racines, cependant certains proviennent aussi du règne animal ou du règne minéral. On les estime subtilement imprégnés par le type de souffle vital ayant présidé à leur croissance, à leur fabrication, à leur utilisation ou à leur fréquentation par certains êtres. Les vertus occultes qu'on leur prête ne leur sont pas totalement intrinsèques mais tiennent beaucoup à la signification qu'ils revêtent, autrement dit à la représentation que l'on s'en fait compte tenu de présupposés culturels. Leur réunion définit une formule de vitalité particulière en affinité avec le type d'énergie spirituelle caractéristique de la puissance à mettre en œuvre. Il s'en exhale une aura spirituelle attractive ou évocatrice de cette dernière.

En s'imprégnant d'une telle aura ou en s'appuyant sur elle, un sujet se donne le moyen d'accéder mystérieusement auprès du vodou ayant initié ou accepté un pacte d'alliance avec lui. Il n'a plus dès lors qu'à recourir aux formules magiques ou aux noms d'appel du vodou qui lui ont été enseignés pour mobiliser celui-ci en sa faveur dans le sens souhaité.

Cependant tous les fétiches n'ont pas pour but de donner accès à une divinité capable de répondre intelligemment aux demandes des vivants. De simples objets protecteurs, analogues à ceux qui caractérisent les autels de vodous individuels sont parfois installés à l'entrée ou au milieu d'une cour dans le seul but de la protéger contre des agressions magiques prenant appui sur des objets de composition semblable. Ces objets reçoivent l'appellation de bo-vodou. Il s'agit dans beaucoup de cas de vodous atténués, installés incomplètement, se laissant désigner par le même nom que le grand vodou dont ils proviennent, n'exerçant qu'une fonction mineure autorisant à les diffuser sans grande précaution. Rien ne s'oppose toutefois à leur transformation en véritables vodous, moyennant s'il y a lieu l'ajout d'ingrédients supplémentaires, afin de vénérer à travers eux la source même de leur constitution par des âmes enfin délivrées de tout rapport intéressé avec le monde.

Les fétiches les plus réputés comme tels, de loin des plus diversifiés, sont des objets appelés bo, utilisés soit pour projeter contre des rivaux ou des adversaires des forces maléfiques, soit pour se rendre magiquement maître de certains esprits, vivants ou morts, errants ou constituant la cohorte spirituelle de certains vodous. En contraste avec la polyvalence des vodous, chacun d'eux ne renvoie qu'à une puis-



Alcuni "ingredienti" venduti al mercato dei feticci di Vogan, Togo (2001). Foto A. Brivio

sance restreinte de bombardement ou de saisie (assimilée à une ligature magique) des esprits. Ils tiennent lieu d'armes de combat dans les luttes occultes qu'un grand nombre d'individus se sentent contraints de mener pour parvenir à leurs fins. Ils tiennent également lieu d'antidotes contre les effets d'agressions magiques de même nature. Leur usage est parfaitement toléré à titre défensif. Il n'est désapprouvé et sanctionné par les ancêtres qu'en cas de propagation gratuite du mal.

La plupart d'entre eux demeurent informes. Certains se résument même en l'application d'une recette magique ne nécessitant la conservation d'aucun objet permanent. Un petit nombre d'entre eux seulement, ceux qui se trouvent présentés dans les musées en raison de leur valeur plastique, sont identifiés par des statuettes de bois que l'on manipule et sur lesquelles on sacrifie<sup>1</sup>. De telles statuettes représentent soit des esprits auxiliaires de l'action envisagée, soit des esprits de personnes à influencer ou à perturber. La partie essentielle du fétiche correspondant, à savoir l'amalgame d'ingrédients d'où provient son efficacité, se trouve enfoui dans une cavité creusée dans le dos, le ventre ou la tête de la statuette, ou est inséré dans un sachet accroché à son cou ou à sa taille.

Bien que leur coût d'acquisition puis d'entretien soit le plus souvent minime, du fait que les individus qui s'y intéressent en possèdent généralement plusieurs, voire toute une collection, comme du fait qu'ils peuvent être activés à la demande d'une clientèle, nous pouvons estimer qu'ils entraînent à des dépenses au moins aussi importantes qu'une participation aux grands cultes officiels.

C'est en grande partie parce que les ethnologues n'ont pas su apprécier à leur juste valeur, car ils n'avaient que mépris pour elles, l'importance des activités magico-religieuses y prenant appui, que la revendication des Africains à l'autonomie individuelle a été si mal perçue et expliquée.

## Proximité du recours aux fétiches et de la sorcellerie

Comment se fait-il qu'entre des objets de culte construits selon les mêmes principes et remplissant des fonctions voisines, les uns (vodous individuels) ne puissent être adoptés qu'à l'initiative des ancêtres ou sur prescription divinatoire, alors que les autres (les *bo*) se laissent acheter comme de vulgaires outils de travail, sous la



seule réserve que tout nouvel acquéreur ait été jugé digne de s'en servir?

Nous avons présenté les vodous ancestraux comme des ressorts culturels symboliques contrôlés par des lignées d'ancêtres se réservant de les actionner eux-mêmes, partialement, en faveur d'un groupe de descendants. Or un défunt ne demeure pas éternellement un ancêtre. À mesure que les générations s'écoulent, il en arrive à franchir l'horizon de l'ancestralité. Délivré dès lors de tout attachement à ses divers groupes de descendants, il ne perd pas pour autant tout intérêt pour le monde mais adopte à son égard un point de vue universel. Il n'y privilégie personne et se soucie avant tout de l'épanouissement des âmes à proportion de leur volonté de s'épanouir.

C'est dans cette condition nouvelle d'élévation au dessus des intérêts collectifs particuliers (se laissant présenter comme une élévation au ciel, vers de la plénitude divine) qu'il met à la disposition des vivants des leviers intellectuels et spirituels d'action derrière lesquels il s'efface pour leur en céder l'entière jouissance à condition qu'ils en fassent usage selon son nouveau point de vue. Autrement dit les vodous qui ne sont pas ancestraux, puisque susceptibles d'être acquis par quiconque en éprouve le désir sincère, mériteraient d'être qualifiés d'universels plutôt que d'individuels. Auprès d'eux se tiennent toujours des âmes désincarnées, dotées de discernement, jouissant comme les personnes d'une certains liberté d'action. Telle est la raison pour laquelle la réaction de tout vodou n'est jamais automatique et peut être spontanée.

Indépendamment des puissances ainsi contrôlées par des âmes que leur haut degré de maturation spirituelle a détachées des affaires du monde, subsistent néanmoins, dans l'étendue spirituelle, une multitude de petites puissances errantes susceptibles d'être mises à profit par les vivants. Bien que leur existence doive toujours être révélée à ces derniers par des voyants, des devins ou des ancêtres, aucune âme désincarnée ne s'en réserve le contrôle. De ce fait leurs réactions sont automatiques et leur manipulation quasiment technique. La raison pour laquelle aucun ancêtre ne cherche à se les attribuer tient sans doute au fait que leur usage n'injecte dans le monde aucune signification nouvelle, n'y améliore en rien l'expression des ressources profondes des individus. Que tel ou tel gagne au jeu, parvienne à s'attribuer les faveurs d'une femme, échappe à une maladie ou à un accident, bénéficie d'une promotion à la place de son collègue, etc., ne fait pas de lui une

Interno di un altare di Gorovodu, Agossi, Togo (2001). Foto A. Brivio



personne plus estimable. Les réserves correspondantes de force semblent consister en dispositions mentales, en propensions à agir ou à s'esquiver, en sources de stupéfaction, d'épouvante ou de paralysie nerveuse abandonnées à la dérive, après la mort de leurs élaborateurs, dans l'univers culturel. Ce ne sont pas là des foyers de créativité. On ne saurait s'en servir pour renouveler la face du monde et, en conséquence, enrichir son âme.

Bien que les défunts libérés de toute partialité envers certains groupes sociaux soient en condition de fournir aux vivants les moyens de parfaire à leur gré la réalisation de leurs projets d'existence, il est concevable que quelques-uns d'entre eux préfèrent placer leurs facultés au service d'une malicieuse inclination à susciter la ruine ou la déchéance. Au plaisir d'édifier quelque chose de beau s'oppose en effet celui de s'imaginer supérieur aux autres en renversant ce qu'ils ont fait et en les dissuadant de rechercher, à travers une participation à l'œuvre créatrice, la plénitude spirituelle à laquelle ils sont conviés. Les âmes négativement dévouées à une telle cause entrent en conflit avec le Créateur. Au lieu d'accéder à l'universalité par élévation dans la lumière, elles y accèdent par une sorte d'effondrement

fiévreux dans les ténèbres. Leur réunion définit une catégorie exceptionnelle de divinité universelle qui préside aux actes (nocturnes) de sorcellerie.

Les individus qui souhaitent se dégager au maximum de l'emprise du monde se voient ainsi offrir le choix entre des divinités universelles supérieures et une divinité maudite qui les incite à pratiquer une sorcellerie radicalement maléfique. Ou bien ils finissent par céder un beau jour à une telle incitation, ou bien ils s'en protègent et la refoulent à l'aide de vodous anti-sorciers. Quoi qu'il en soit ils progressent dangereusement au bord d'un abîme dans lequel ils peuvent à tout instant glisser.

Cependant, si l'on peut devenir sorcier délibérément, par goût de la perversion, en préférant se vouer au principe du mal plutôt qu'à Dieu, on peut aussi être condamné à rejoindre la sorte d'enfer que constitue le monde de la sorcellerie à cause de méfaits commis à l'aide de fétiches (Surgy, 1988a: 256-268; 1994: 47-48, 165-168, 174).

Ces derniers, élaborés selon une certaine conception des vertus occultes des objets, fournissent à leurs détenteurs des leviers spirituels d'action leur permettant de réaliser au mieux, comme ils l'entendent, le projet d'existence qu'ils se sont forgé avant de quitter l'univers prénatal. Ou'ils soient utilisés sans considération pour certains intérêts collectifs particuliers ne choque personne car il est dans l'intérêt du Créateur que tout être humain s'acquitte le mieux possible de sa mission sur terre. Néanmoins les ancêtres et les divinités ne manquent pas de sanctionner tôt ou tard le vachard qui les emploie, non pas pour se défendre, mais pour nuire à ses semblables en les rendant malades, en les faisant mourir, en les privant de descendance, en leur attirant de multiples ennuis, etc. Ils jugent indignes de la société des ancêtres quiconque persiste à agir de la sorte et le condamne à se transformer après sa mort en esprit auxiliaire de la sorcellerie. Il y a donc des limites à l'affirmation de l'individualité. Chacun est invité à coopérer méritoirement, par des œuvres remarquables, à l'enrichissement du monde, mais il lui est défendu, pour se mettre en vedette, de se borner à entraver l'expression d'autrui ou à démolir ses productions.

Ainsi donc un amateur de fétiches est amené à côtoyer constamment la sorcellerie tout en demeurant incité par son génie à faire effort pour ne pas y succomber. De même qu'un individualisme poussé à l'extrême, jusqu'à l'irrespect de l'individualité des autres, se métamorphose en infâme sauvagerie, un usage irréfréné des fétiches fait basculer le sujet dans la sorcellerie. Loin de promouvoir l'individualisme, celle-ci, en attirant les individus dans l'abjection, contrarie leur plein épanouissement comme acteurs sociaux responsables.

Nous ne saurions donc affirmer, comme l'écrit Alain Marie (1997: 65), mais en atténuant un peu plus loin son propos (1997: 71, 72 et 79), que "le sorcier n'est rien d'autre que la figure emblématique

de l'individualiste". Le sorcier (adzetô) se voue à une puissance destructrice et perverse pour la même raison que les personnes respectables se vouent à des puissances constructives (des divinités ancestrales), afin d'obtenir des avantages en ce monde qu'il estime, par ce biais, devoir être encore plus grands. Ce faisant il intègre une contre-société occulte malfaisante, au sein de laquelle les obligations de solidarité, en l'occurrence de complicité dans le vampirisme, sont terriblement plus strictes qu'au sein des groupes sociaux normaux. La figure emblématique de l'individualiste est au contraire le féticheur (hunô ou botô).

Nous ne saurions non plus assimiler la répression de la sorcellerie à une répression de l'individualisme, au sens péjoratif du terme, car la sorcellerie contribue paradoxalement à éliminer de la société les individualistes outranciers qui contreviennent aux lois ancestrales. Pour autant son objectif n'est nullement de lutter contre l'individualisme. Elle se contente de détruire les personnes qui sont pour elle des proies faciles, à savoir celles qui se trouvent privées de la protection de leurs aïeux et de leurs divinités pour s'être adonné à des activités criminelles.

En définitive la sorcellerie est utile. Faisant fonction de repoussoir pour inciter chacun à se distinguer par sa sagesse et sa force spirituelle en contribuant au remodelage permanent du monde, elle ne mérite ni l'anéantissement ni l'exécration. Comment envisager en effet l'édification ou la régénération d'une totalité complexe unifiée sans circonscrire préalablement un champ d'action où de l'ordre s'imposera par opposition à un en dehors, servant de repaire à un principe de démesure, de dislocation et d'engendrement du chaos? C'est pourquoi son principe fait l'objet d'une sorte de culte.

En approchant du stade suprême de l'initiation le sujet est amené à s'y confronter, à en prendre connaissance et à choisir de la contenir résolument à sa juste place: aux confins ou au soubassement du monde organisé.

L'ensemble des considérations précédentes fait apparaître que les Africains de l'ancienne Côte des Esclaves croient en un Dieu désirant avant tout le plein épanouissement des âmes humaines, épanouissement auquel elles n'accèdent qu'en participant activement au parachèvement d'une création qui lui rend gloire. Du point de vue qui est le leur, les groupes sociaux ne se trouvent mis en valeur que comme cadre indispensable à un tel épanouissement.

Contrairement aux philosophies matérialistes et individualistes modernes, ils ne jugent cet épanouissement possible qu'au terme d'un engagement dans des activités religieuses: premièrement comme fruit d'une alliance avec des puissances surnaturelles auxquelles le sujet, qu'il le veuille ou non, demeure soumis jusqu'à sa mort, secondairement en manipulant aussi, à l'aide d'objets magiques,

des entités spirituelles flottantes résultant de la décomposition après la mort de mobilisations psychiques devenues sans objet.

Les personnes qui répondent le mieux au désir divin sont celles qui, osant surmonter leur enfermement initial dans les groupes au sein desquels elles ont été éduquées ou dont elles ont fait choix ultérieurement, s'engagent sur ce que j'ai appelé la voie des fétiches (Surgy, 1995). Il s'agit là d'une voie risquée, tant sur le plan social que spirituel, mais supérieure à celle proposée par une religion officielle de nature essentiellement conservatrice. Elle laisse toute liberté à ses adeptes, en dépit des conseils de leurs génies, de ne pas coopérer avec les serviteurs de Dieu que sont les vodous pour rejoindre le camp du principe qui leur est adverse.

L'idéal d'une autonomie individuelle poussée jusqu'à son extrême limite, celle où une pleine liberté est accordée de se livrer à des agissements non seulement asociaux mais anti-sociaux, se trouve donc mis en valeur, au moins autant que chez nous, dans la pensée traditionnelle de l'Afrique noire.

#### **Notes**

<sup>1</sup> On prendra garde de ne pas confondre avec des fétiches les statuettes représentatives de ju-

meaux décédés, de conjoints imaginaires du monde de l'origine, d'émissaires des exigences du projet prénatal, ou de petits jumeaux invisibles de la brousse.

#### Textes de référence

#### **MARIE 1997**

A. Marie, "L'individualisation africaine en question", *L'Afrique des individus*, Karthala, Paris pp. 7-16. et "Du sujet communautaire au sujet individuel", *ibid.* pp. 53-110.

#### SURGY (DE) 1988 A

A. de Surgy, *Le système religieux des Évhé*, L'Harmattan, Paris.

#### SURGY (DE) 1988 B

A. de Surgy, *De l'universalité d'une forme africaine de sacrifice*, Éditions du C.N.R.S., Paris pp. 55-115.

#### SURGY (DE)1990

A. de Surgy, "*Bo* et *vodu* protecteurs du Sud-Togo", *Nouvelle revue d'eth-no-psychiatrie*, n. 16, pp. 128-145.

#### SURGY (DE) 1993 A

A. de Surgy, "Les ingrédients des fétiches", *Systèmes de pensée en Afrique noire*, n. 12, p. 103-143.

#### SURGY (DE) 1993 B

A. de Surgy, "Les capacités d'évolution de la religion traditionnelle adjaévhé", *L'invention religieuse en Afrique noire*, sous la direction de J.P. Chrétien, Karthala, Paris, pp. 35-48.

#### SURGY (DE) 1994

A. de Surgy, *Nature et fonction des fétiches en Afrique noire*. *Le cas du Sud-Togo*, L'Harmattan, Paris.

#### SURGY (DE) 1995

A. de Surgy, La voie des fétiches. Essai sur le fondement théorique et la perspective mystique des pratiques des féticheurs, L'Harmattan, Paris.

#### Vuarin 1997

R. Vuarin "Un siècle d'individu, de communauté et d'État", *L'Afrique des individus*, Alain Marie éditeur, Karthala, Paris, pp. 19-52.